

Patrick Lapeyre

La vie est brève
et le désir sans fin

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

1

Le soleil sans vent commence à brûler. La voiture blanche est garée légèrement en contrebas de la route, à l'entrée d'un chemin creux bordé d'arbustes et de buissons de fougères.

À l'intérieur de la voiture, un homme aux cheveux hérissés paraît dormir les yeux ouverts, la tempe appuyée contre la vitre. Il a la peau mate, les yeux sombres avec de longs cils très fins pareils à des cils d'enfant.

L'homme s'appelle Blériot, il a quarante et un ans depuis peu, et porte ce jour-là – jour de l'Ascension – une petite cravate en cuir noir et des Converse rouges aux pieds.

Pendant que les rares voitures semblent onduler sur la route à cause de la distorsion de la chaleur, il continue à scruter le paysage – les pâtures, les troupeaux qui cherchent l'ombre – aussi immobile sur son siège que s'il comptait mentalement chaque animal. Puis, sans jamais rompre le fil de son attention, il finit par s'extraire de la voiture en esquissant quelques mouvements d'assouplis-

sement et en massant ses reins ankylosés, avant de s'installer jambes croisées sur le capot.

À un moment donné, son téléphone se met à sonner sur la banquette de la voiture, mais il ne bouge pas. On dirait qu'il n'est pas là.

Blériot a acquis ce pouvoir étrange d'être à la fois présent et absent sans entraînement ni travail particulier, uniquement en écoutant par hasard un morceau de piano pendant qu'il observait les volets de ses voisins.

Il s'est rendu compte plus tard que n'importe quel son pouvait très bien faire l'affaire, à condition de fixer un point à mi-distance et de bloquer ses poumons à la manière d'un plongeur en apnée.

C'est exactement ce qu'il fait à cet instant, jusqu'à ce que ses poumons menacent d'éclater et qu'il soit obligé de relâcher sa respiration.

Il se sent d'un seul coup devenir léger, impondérable, tandis que le sang reflue progressivement vers ses extrémités.

Il allume alors une cigarette et réalise à cet instant qu'il n'a rien avalé depuis deux jours.

Il roule pendant une trentaine de kilomètres à la recherche d'un restaurant un peu engageant et, de guerre lasse, finit par se garer devant un bâtiment sans étage entouré d'une terrasse en bois et de cinq ou six palmiers poussiéreux.

À l'intérieur, l'air est moite, presque statique, malgré les fenêtres ouvertes et le gros ventilateur bleu posé sur le comptoir.

Il n'y a plus grand monde dans la salle à cette heure, hormis un trio de routiers espagnols et un couple exténué qui semble avoir perdu l'envie de se parler. L'air que brasse le ventilateur balaie de bas en haut le visage d'une serveuse affairée derrière le bar, rebroussant ses cheveux blonds.

C'est un jour de début d'été ordinaire, un jour où Blériot, qui n'attend rien ni personne, est en train de calculer en mangeant ses crudités l'heure à laquelle il arrivera en vue des contreforts des Cévennes quand l'indicatif musical de son portable – ça ressemble aux trompettes de la destinée – retentit à nouveau dans le vide de l'après-midi.

Louis, c'est moi, dit aussitôt Nora de sa voix fluette, toute voilée, qu'il reconnaîtrait entre mille, je suis en ce moment à Amiens chez des amis anglais. En principe, j'arrive dans quelques jours à Paris.

À Paris? fait-il en se levant précipitamment pour aller vers les toilettes, à l'abri des oreilles indiscretes.

Elle l'appelle d'un café en face de la gare.

Et toi, demanda-t-elle, où tu es?

Où je suis? répète-t-il, parce qu'il a l'habitude de penser lentement – si lentement qu'il est en général le dernier à comprendre ce qui se passe dans sa propre vie.

Je vais voir mes parents et je suis en train de déjeuner quelque part du côté de Rodez, commence-t-il, avant de se rendre compte – ses lèvres continuent à bouger dans le vide – qu'ils ont été coupés.

Il essaie de rappeler plusieurs fois, mais tombe invariablement sur la même voix enregistrée : Please, leave a message after the bip.

À cet instant, la lumière des toilettes s'éteint et Blériot reste debout dans le noir, son téléphone à la main, sans chercher l'interrupteur ni même tenter d'ouvrir la porte, comme s'il avait besoin de se recueillir dans l'obscurité pour prendre la mesure de ce qui lui arrive.

Car il attendait cet appel depuis deux ans.

Quand il retourne à sa table, il demeure un moment les bras ballants en face de son assiette, sentant comme une légère poussée de fièvre, accompagnée de frissons entre les épaules.

Il y a peut-être des filles qui disparaissent pour avoir un jour le plaisir de revenir, suppose-t-il après coup en cherchant sa serviette.

Il commande alors un autre verre de vin et entreprend de terminer sa viande froide, sans rien laisser paraître, ni quitter cette expression un peu soucieuse dont il déguise habituellement ses réactions.

Alors que les routiers espagnols ont entamé une partie de cartes – derrière lui, le couple en crise n'a toujours pas échangé une parole –, il se tient très droit sur sa chaise, en pleine possession de lui-même, et, à l'exception du léger tremblement de ses mains, rien ne peut laisser soupçonner dans quelle perplexité, dans quel état émotionnel il se trouve depuis cette communication.

Tandis qu'il cligne des yeux tourné vers la fenêtre, Blériot éprouve deux sentiments contradictoires, dont il se demande en y réfléchissant si le second, l'excitation, n'est pas une sorte d'écran ou de leurre destiné à le distraire du premier, qui n'a pas de nom, mais qui pourrait ressembler à une sorte de pressentiment et de peur de souffrir.

Mais en même temps, plus il se dit ça, plus son excitation augmente comme pour le détourner de son appréhension et lui représenter la chance qu'il a de pouvoir la retrouver à Paris.

Avant de remonter en voiture, il tente d'ailleurs encore une fois de la rappeler sur son portable, sans plus de succès. Il entend toujours le même message en anglais. Ce qui le soulage presque, tant il est irrésolu.

Comme il a prudemment décidé de ne rien changer à son programme, il téléphone ensuite à ses parents afin de les avertir qu'il sera chez eux en début de soirée, puis appelle sa femme, pour rien de précis, juste pour lui parler et vérifier accessoirement qu'elle n'est au courant de rien.

Allô ? fait la voix de sa femme. Au même moment, Blériot sent ses jambes fléchir comme s'il était pris de faiblesse et a juste le temps de raccrocher.

C'est la chaleur, pense-t-il en apercevant devant lui le couple en crise s'enfuir dans un coupé rouge, comme Jack Palance et Brigitte Bardot.

Il reste ensuite plusieurs minutes rencogné dans sa voiture, en proie à une légère nausée. Tout en regardant

le défilé des camions sur la route entre les alignements de platanes, il cherche à se rappeler la dernière fois où il a vu Nora, il y a deux ans, et s'aperçoit qu'il en est incapable.

Il a beau se torturer la mémoire, il ne retrouve plus rien, aucun son, aucune image. Comme si sa conscience avait effacé la scène pour qu'il la recommence. Pour que la dernière fois revienne encore une fois.

Ensuite, il roule longtemps sans plus penser à elle, roulant pour rouler, au milieu des montagnes vides et des nuages d'altitude suspendus en vol géostationnaire au-dessus de la vallée.

À cause de la chaleur, il conduit toutes vitres fermées et l'air conditionné s'écoule silencieusement dans l'habitacle, à la manière d'un gaz anesthésiant atténuant son sentiment de la réalité, émoussant ses souvenirs immédiats. Au point que tout ce qui vient de lui arriver, l'appel de Nora, l'annonce de son retour, la communication interrompue, est maintenant affecté d'un tel coefficient d'incertitude qu'il pourrait tout aussi bien les avoir imaginés.

Peut-être parce que certains événements attendus trop longtemps – deux ans et deux mois dans son cas – excèdent notre pouvoir de réaction, en débordant notre conscience, et ne sont plus ensuite assimilables que sous forme de rêve.

Blériot se réveille pour de bon en reconnaissant la périphérie de Millau, son viaduc, son autoroute engorgée, ses maisons tristes et ses publicités de hamburgers à l'hor-

zon qui excitent la convoitise des enfants et démoralisent les animaux.

Il prend alors la première sortie à droite pour quitter l'autoroute et se retrouve dans une sorte de zone péri-urbaine, longeant une maternité, une cité HLM, deux ou trois commerces encore fermés, un cimetière – c'est toute une vie qui défile – avant d'emprunter une longue pente qui s'engage vers des collines couvertes de broussailles.

Cette fois il est seul sur la route et roule du coup aussi prudemment que s'il était en mission d'observation dans un pays inconnu. Il aperçoit à perte de vue des plateaux pierreux bordés de corniches et d'à-pics au bas desquels on devine de temps en temps une rivière cachée par les arbres. Il se fait alors la réflexion qu'à cette hauteur personne ne peut sans doute le joindre, et réciproquement, parce qu'il ne doit pas y avoir la moindre borne relais à des kilomètres de distance.

S'il voulait, il pourrait disparaître ni vu ni connu, changer de nom, refaire sa vie au fond d'une vallée perdue, épouser une bergère. (Parfois, Blériot adore se faire peur.)

Il range sa voiture à l'ombre, sur une aire déserte, et demeure un moment, le nez au vent, assailli par une odeur de résineux et d'herbe coupée pendant qu'il cherche dans la boîte à gants une crème de protection solaire dont il s'enduit généreusement le visage et les avant-bras, puis il improvise une petite partie de basket imaginaire pour se détendre les muscles et se remet au volant.

Il se sent tout à coup rajeuni.

Pendant deux ans, enfermé dans le cercle de son chagrin, il s'est méthodiquement appliqué à vieillir. Il a vécu suspendu à un fil invisible, sans relever la tête, sans se soucier de personne, occupé à ses petites affaires et à ses tracas, en renonçant à tout le reste comme s'il cherchait à s'éteindre.

Il était d'ailleurs presque éteint quand elle l'a appelé.

Encore sous l'effet de cette intervention, Blériot écoute distraitement des airs de Massenet en conduisant maintenant avec un plaisir nonchalant, sur ces routes en lacet des collines cévenoles, ombragées par des châtaigniers sombres. Jusqu'au moment où il aperçoit, en surplomb, un petit village qui ne figure apparemment pas sur sa carte, et décide soudain de faire une halte et de se mettre en quête de cigarettes.

Le village, construit en pierres rouges, se résume à deux rues parallèles aboutissant à une placette en quinconce autour de la mairie et de son café-tabac. Blériot y fait l'emplette d'une cartouche de blondes et s'accorde, pour fêter sa nouvelle jeunesse, une bière pression qu'il déguste au comptoir, écoutant sans en avoir l'air les autochtones assis à la terrasse discuter subventions et politique agricole, sans doute plus par désœuvrement que par conviction syndicale. Sous leur casquette, ils ressemblent à un cercle de champignons bavards attendant la tombée du jour.

De retour dans la rue, il se sent à nouveau hébété par la chaleur et demeure un instant le dos collé au mur de la mairie, profitant de l'ombre de la cour et du léger courant d'air qui lui rafraîchit les jambes.

Puis il traverse la place et se dirige crânement vers sa voiture. Non pas qu'il soit spécialement pressé de retrouver ses parents – si ça ne tenait qu'à lui, il retournerait immédiatement commander une bière –, mais, depuis l'appel de Nora, quelque chose de sourd en lui, impatience ou anxiété, le pousse à aller de l'avant.

Blériot plie donc son long corps maigre, presque tubulaire, pour s'installer au volant, remet ses lunettes de soleil, ajuste ses écouteurs – quand on est jeune c'est pour la vie – et démarre en trombe.

Le décalage horaire entre Londres et Paris étant d'une heure, il est à peu près seize heures trente, ce même jour du mois de mai, lorsque Murphy Blomdale pousse la porte de son appartement, pose ses bagages, et au bout de deux ou trois minutes a l'impression glaçante que Nora n'est plus là.

Autour de lui, tout a l'air étrangement calme et inanimé, les fenêtres sur la cour sont restées ouvertes et le silence pendant trois jours s'est engouffré dans l'appartement, s'installant dans les moindres recoins, tout en résonnant différemment de pièce en pièce. Jamais l'endroit ne lui a paru si vaste et si abandonné.

Le temps lui-même semble figé, inerte, exactement comme si cet instant de sa vie, ce morceau d'après-midi, s'était tout entier contracté et que rien ne lui succéderait jamais.

Secouant cet enchantement morbide, Murphy reprend son exploration, passant du salon à son bureau, puis de son bureau à leur chambre : la penderie est vide, les tiroirs

bouleversés comme après un cambriolage et, à la place des cadres avec leurs photos, il ne reste plus sur le guéridon qu'un petit dépôt de poussière, avec un trousseau de clés.

La messe est dite.

N'importe qui à sa place se serait déjà rendu à l'évidence. Mais pas lui. Il ne parvient pas à y croire. Il se regarde d'ailleurs droit dans la glace pour voir s'il a l'air d'y croire, mais non, il a les yeux de quelqu'un qui n'y croit pas.

Un tel déni de réalité a forcément une explication. Murphy Blomdale est un garçon volontariste, cent pour cent américain, à la fois austère et hyperactif, cité en exemple par sa direction; un garçon confronté chaque jour à l'anarchie des flux financiers, à l'imprévisibilité des marchés, à la vitesse des échanges et à la volatilité des capitaux. Bref, rien qui puisse le préparer à devenir un jour le héros romantique d'un drame amoureux.

Ce rôle que le destin lui attribue tout à coup s'apparente tellement à un contre-emploi qu'il préfère faire celui qui n'a rien vu.

Murphy, qui tient encore le trousseau de clés de Nora dans sa main, regarde un instant la rue pour croire à quelque chose.

Il espère apercevoir des passants ou des enfants sortis de l'école, qui l'apaiseraient en le tirant de son mauvais rêve. Mais Liverpool Road, à cette heure, ressemble à une longue artère brûlante, aussi animée que le désert de Gobi.

La lumière se reflète sur les trottoirs avec une intensité inhabituelle, presque inquiétante.

Il a alors le réflexe de sortir son téléphone de sa poche intérieure et d'appeler le numéro de Nora, une dizaine de fois. Comme elle ne répond toujours pas, il essaie de joindre sa sœur Dorothee à Greenwich, sans plus de succès.

Elle ne doit plus habiter Londres depuis un bon moment, réfléchit-il en se lavant les doigts comme si son téléphone avait fondu.

Pour couper court à son anxiété et se faire une idée un peu plus objective de la situation, il décide de reprendre ses recherches en sens inverse, en commençant par la chambre et la salle de bains, puis par le bureau.

Il retrouve en tout et pour tout une chaussure oubliée au fond d'un placard, une ceinture de cuir, un foulard mauve, une édition de poche des nouvelles de Somerset Maugham, une édition scolaire de Milton, une autre de Tchekhov, plus quelques magazines de mode qu'il range avec le reste sur une étagère.

Plus tard, quand tout sera terminé et qu'il ne lui restera plus que des regrets, il pourra toujours mettre ces reliques derrière une vitrine, avec un petit écriteau.

Sur cette triste perspective, il prend le parti de retourner dans le salon quand il aperçoit par transparence la trace d'une de ses mains imprimée sur la vitre du couloir. Une main si distincte, si vivante, qu'il a l'impression qu'elle lui fait signe avant de s'effacer.

Ses jambes effectuent alors une drôle de rotation, et il se met à tourner sur lui-même, les bras écartés à la façon

d'un patineur, tandis que les mouvements de son corps semblent complètement déconnectés de sa conscience.

S'il n'avait pas eu le réflexe d'agripper une chaise au passage, il se serait à coup sûr retrouvé allongé pour le compte à même le parquet.

Une fois calé sur sa chaise, Murphy Blomdale reste un long moment prostré, jambes étendues, le doigt inutilement appuyé sur la touche de son portable, les yeux perdus dans le vide, aussi dépourvu de ressources qu'un homme attaqué par le non-être.